

Moi tout seul au bois dormant

La porte s'ouvre, sans grincer : une porte d'hôpital bien élevée s'ouvre sans bruit. Tout au plus en hésitant un peu, car la petite fille qui la pousse n'est pas ici chez elle. Des petits pas familiers entrent dans ma chambre, s'arrêtent devant mon lit, marquent le temps d'une inspection. «Salut Frédo, c'est Belle.», dit la voix que j'attends tous les jours. La porte mal refermée laisse passer tous les bruits du couloir et d'au-delà : frottements, bruits de vaisselle, de voix et de pas : tout le brouhaha paisible que composent toutes les vies qui s'agitent de l'autre côté. Ce paysage sonore forme le seul contact que j'ai encore avec la vie. Avec la vraie vie, je veux dire.

Parce que voyez-vous, moi, là, je suis dans le coma.

Et je m'y ennuie sec. L'image est en panne, la mécanique ne répond plus, j'entends, et je suis heureux comme un albatros réincarné en taupe tetraplégique. Et pourtant il reste cette conscience qui tourne en rond dans elle-même à longueur de temps. Et Dieu sait que le temps est long quand il est privé de l'espace. Comment suis-je arrivé là? D'après les papotages du corps médical au dessus du mien, j'ai compris que j'avais été repêché en mauvais état dans la Saône. A Lyon. Qu'y faisais-je, voilà qui m'échappe. De même que je n'arrive pas du tout à me souvenir qui je suis...

Parce que, voyez vous, je ne suis pas seulement dans le coma: je suis aussi amnésique.

Or, si le monde qui m'entoure m'est d'un grand secours pour ce qui concerne la prise en charge (momentanée, espère-je) de mon corps, ils négligent complètement le fait que j'ai perdu la mémoire. Je ne leur en veux pas, du reste: un encéphalogramme plat d'amnésique doit ressembler assez à un encéphalogramme plat normal...

Faute de souvenirs à visionner pour passer le temps, j'ai tout de même comme un paysage intérieur : comme si j'étais dans une pièce aux murs mal définis, mouvants, et couverts de contacts arrachés, qui sont parfois des fils électriques, parfois des tuyaux, peut-être des nerfs ou bien des tripes. Tout y est incertain, volatile et changeant comme ces images dans les rêves où l'on reconnaît un lieu, et l'instant d'après un autre, sans s'étonner du changement. Mais le symbole reste : une liaison rompue, un contact détruit, cette filasse meurtrie est à l'image de ce que doivent être les liens qui me relient à mes sens, à mes muscles, et peut-être à mes souvenirs: comme un plat de spaghettis sur le mur après une scène de ménage.

Et qu'ai-je pour m'aider à m'y retrouver dans ce gâchis? De temps en temps, une infirmière ou un infirmier vient pour la toilette, pour tripoter des trucs et des machins autour de moi, ou pour faire bouger un peu mes muscles. Je ressens les mouvements qu'ils me font faire, mais je n'ai pas l'impression que c'est de mon propre corps qu'il s'agit, et c'est très vexant. Ils m'expliquent que c'est pour faire circuler le sang, comme ils me décrivent tout ce qu'ils font. On doit leur dire de parler tout le temps à leurs légumes, parce qu'ils n'arrêtent pas, mais ce n'est pas à partir de leurs reflexions météo-professionnelles que je retrouverai qui je suis...

Heureusement, il y a Belle.

Belle est apparue il y a quelque temps, première et unique intrusion de mon passé porté disparu dans mon nouveau présent :

«Salut Frédo, c'est Belle, a dit un jour cette petite voix de petite fille.

(- Belle? Désolé, miss, je ne connais personne de ce nom-là, n'ai-je pas répondu.)

- Je suis venue dès que j'ai pu échapper au dragon. C'est Zahir qui m'a dit que tu avais été emmené ici.»Une pause, pendant laquelle je me suis demandé qui était

Zahir. Et puis qui était le dragon. Et qui est cette Belle (Isabelle? Annabelle?). Et puis aussi, tant qu'à faire, par acquis de (ce qu'il me reste de) conscience, qui j'étais. Réponses: quatre points d'interrogation. Et pourtant, j'entendais ma mémoire résonner à cette voix dans les parties inaccessibles de mon esprit, je sentais certaines connexions brisées tendre vers leur position normale. Un peu d'espoir d'en sortir, quoi. Puis ma visiteuse a babillé un peu et s'est tue beaucoup: «Je sais pas trop quoi te dire, quand je pense que tu me traites toujours de pipelette quand on se balade...

– (C'est pourtant simple, n'ai-je pas pu lui dire, tu n'as qu'à me raconter tout simplement qui je suis, puisque tu as l'air au courant.)»

Mais ma pipelette carpée n'a pas entendu ce que je ne lui avais pas dit. Elle s'est surtout appliquée à me faire partager sa vie de petite fille, et j'ai enregistré chacune de ses paroles dans ma mémoire vierge. Sa vie semblait remplie de rois et de princesses, de chevaliers et de dragons, de châteaux et de lutins gentils ou méchants. Petit à petit, j'ai compris certains de ces codes d'enfant: le dragon était sa maîtresse d'école, et moi j'étais, semble-t-il, le Preux Chevalier de Belle... Preux Chevalier, sur ma carte de visite? Pourquoi pas?

Avant de me quitter, ce premier soir, Belle a dit : «Bon, ben il ne me reste plus qu'à essayer le coup du Prince Charmant. Quand tu me le fais, ça marche toujours, hein?

(- Le coup du Prince Charmant?)»

Je l'ai entendue qui s'approchait, et qui posait un tout petit baiser sur ma joue. Mais ma joue n'était pas vraiment ma joue et, déçue que je ne me réveille pas, elle est repartie aussi doucement qu'elle était entrée.

Après cette première visite, Belle est revenue presque tous les soirs me parler. Sa mère, par contre, ne m'a jamais rendu visite, ni personne d'autre que Belle. Comme si je n'avais pas de famille, pas d'amis. Ça existe, des gens qui ne connaissent personne d'autre qu'une petite fille de six ou huit ans? Remarquez, je ne connais même pas le personnage le plus important de cette histoire: moi-même.

Mais désormais, pour retrouver mon identité, j'avais au moins une liaison directe avec mon passé. J'espérais suivre ce fil pour repêcher les souvenirs qu'il y avait au bout, mais ce n'était pas si simple : la liaison est à sens unique, je n'ai pas le droit de poser des questions, pas le droit de tirer sur la ligne. Belle, de son côté, a essayé toutes sortes de tactiques pour me ramener à la vie, des larmes aux menaces et au chantage. («Je t'ai amené un dessin que j'ai fait pour toi hier, c'était ta fête. Je le mets là, tu n'as qu'à te tourner pour le voir.

(– Quoi, Princesse, du chantage? Vous oubliez que vous vous adressez à un Preux Chevalier !)»)

Et elle parlait, commérait, ragotait et papotait toute seule, obéissant en cela moins aux toubibs qu'à sa nature profonde : à partir de la troisième visite, je trouvais le terme «pipelette »trop faible... Tant mieux : parfois, un mot au hasard remuait des ombres de souvenirs, fugaces autant qu'évanescents, mais assez proches pour entretenir l'espoir d'en attraper un un jour. Et pourtant, je ne suis même pas arrivé à me souvenir ce que je faisais dans la vie. Belle parlant parfois de ma fac, j'étais sans doute étudiant, mais en quoi? Une fois, elle a dit que je les aidais, Zahir et elle, pour le français. Moi, du français? Par acquis de conscience, j'ai recompté le nombre de *p* qu'il y a à *occuper*: environ un et demi... Non, j' étais plutôt dans la technique, l'électronique, d'après les images de fils arrachés dont je remplis mon monde intérieur...

Mais cet espoir n'a duré qu'un temps : petit à petit, le moral s'est fait la malle ; plus j'essayais de rafistoler ma caboche, plus je n'y voyais qu'une boîte de Canigou

passée sous un rouleau compresseur. Et maintenant, je n'attends plus grand chose. Ces images que je vois, ces panneaux couverts de ce labyrinthe de connexions hors-service, ils sont flous comme des rêves parce que ce sont des rêves. Je crois qu'il n'y a en fait rien derrière, ni mémoire ni sens, ni rien. J'ai tout essayé pour me souvenir, comme j'ai tout essayé pour revenir à la vie. Ça fait deux échecs et je déteste ça.

Et puis là-bas, dans un coin sombre de ma conscience, présent depuis le début mais trop étranger pour que j'ose le regarder en face, il y a une solution à tous mes problèmes, un gros commutateur qui débranche tout, simple comme la paix, tiède comme un renoncement, attirant comme l'est le lit juste au moment où l'on va se glisser dedans. Je commence à jouer avec l'idée, ou plutôt l'idée commence à jouer avec moi... Seule une curiosité un peu haineuse me retient de faire ce dernier pas : l'envie de savoir qui je tuerai quand j'éteindrai la dernière lumière...

Il y a Belle aussi. Belle est tellement certaine que je vais me réveiller! Heureux les enfants élevés aux contes de fées : pour elle, il n'y a pas de souci à se faire. Regardez la Belle au Bois Dormant, c'est cent ans qu'elle a roupillés avant de s'éveiller, fraîche comme une rose...

Mais tu vois, ma jolie, en vrai, les Preux Princes et les Chevaliers Charmants s'énervent lorsqu'ils ne font rien. Tout m'énerve, de cette infirmière qui me raconte tous les jours la météo – mais pourquoi personne ne lui dit que ça n'intéresse pas les purs esprits, le temps qu'il fait ! – jusqu'à toi qui ne cesse de me dire «J'aimerais tant que tu reviennes!

(– Certes, figure toi que moi aussi ! On fonde un club?)»

Mais s'énerver sans corps, ce n'est pas vraiment s'énerver. Ça fait plus mal.

Et tous les soirs, là-bas, dans la vraie vie, une petite fille inconnue embrasse la joue d'un autre...

Je voudrais dormir.

«Salut Frédo, c'est Belle, dit-elle donc, aujourd'hui encore, en entrant.

(– Salut douceur, tu y crois encore, toi?)

– Je t'ai amené la concurrence, aujourd'hui.

(–La concurrence?)

– Hello Frédo. Je ne voulais pas venir, mais ta cousine avait un flingue...»

Tiens donc, Belle est ma cousine? Hein, quoi, un flingue? La concurrence? Cette voix de femme, chaude comme un chocolat-miel-rhum-cannelle un soir d'hiver, je la connais. Elle aussi résonne dans la partie perdue de mon esprit, fait pression sur les fils arrachés pour les remettre en place, mais ce n'est pas agréable comme avec Belle. Une espèce d'angoisse panique m'envahit, «celle qu'on ressent en se noyant, me dis-je à moi même.

– Mais tu ne t'es jamais noyé, me rétorqué-je.

– Si, une fois, justement.

(Mais qu'est-ce qui se passe? Dis quelque chose, Belle!)

- Je te laisse un moment avec Hélène, alors, dit Belle.»

Hélène! Le nom se fond à la voix, c'est assez pour engendrer un visage, un souvenir, qui en appelle un autre, et vertigineusement, soudain, les images s'enchaînent, comme un tableau dont les détails apparaîtraient dès le moment où on porte les yeux dessus. Et je me souviens :

C'est l'histoire d'un étudiant qui débarque à Lyon, n'y connaissant personne sauf une tante aux atomes totalement anticrochus et sa petite fille, une petite cousine qu'il a portée autrefois sur son dos lors d'une randonnée chez les grands-parents. L'histoire d'un coup de foudre, de balades main dans la main le long du Rhône que le crépuscule transforme en fleuve de vif-argent, dans Lugdu-by-night et ses ponts

de lumière, à l'heure où les lapins sortent bronzer à la lune sur les pelouses de Gerland. C'est l'histoire d'une petite fille qui questionne et d'un grand garçon qui veut toujours répondre et qui joue au chevalier servant en croyant jouer au grand frère. C'est l'histoire d'un jeu implicite et secret par lequel la ville se transforme en conte de fées, sous l'oeil indifférent de la tante ravie que quelqu'un s'occupe de son gosse à sa place. C'est l'histoire d'un bonheur sans histoire et qui dure quelques mois.

Avant qu'arrive Hélène :

Hélène, belle comme un violon, forte comme un piano, froide comme une pièce de dix balles, toujours des étincelles dans ses yeux gris. C'est l'histoire d'un second coup de foudre, un vrai celui-là, avec éclairs, tonnerre et verre brisé. Deux semaines avec Hélène, deux corps qui s'embrasent l'un pour l'autre, deux volontés qui s'embrasent l'une contre l'autre. Mais à ce jeu, les corps l'emportent, ils brûlent tellement qu'ils croient qu'ils ont une âme.

C'est l'histoire d'une petite fille qui pleure toute seule son Prince Charmant parti avec une autre, une grande. C'est l'histoire d'un grand garçon qui a échangé le bonheur avec sa Princesse contre le plaisir avec une sorcière fatale et se demande s'il a eu le choix. C'est l'histoire aussi d'une jalousie en crescendo, celle d'une femme carnassière jalouse d'une enfant qui prend trop de place dans le coeur de sa proie.

C'est la fatalité d'une rupture en forme de coup de torchon.

Images floues de deux jours à traîner l'épave de moi-même entre la Fac et ma pauvre piaule d'étudiant. En manque, tout simplement. Trop malheureux, trop minable même pour aller voir Belle. Vagues souvenirs des copains, du bar enfumé où je picole parce qu'il paraît que ça fait oublier. Alcool et petites pilules blanches des copains, si l'alcool ne suffisait pas. Pas étonnant qu'ils ne soient pas venus me voir à l'hôpital, les copains...

Et au retour, en traversant la Saône, ce n'est pas tout-à-fait moi qui regarde l'eau noire et douce, si douce qu'on ne sait dans quel sens elle coule. Ce n'est pas tout-à-fait moi qui saute.

Pour oublier.

Et pour oublier, j'ai oublié. Mais maintenant que toute ma vie me revient d'un coup, comme une fresque, je peux y mesurer l'importance d'Hélène : pas grand chose. Le corps a été débranché si longtemps ! Et l'importance aussi de Belle : pas tellement plus, mais tout un avenir.

Hélène ne dit rien. C'est normal.

Dans l'éblouissement de mes retrouvailles avec moi-même, je remarque à peine que mon corps est de retour aussi, et que d'ailleurs j'ai mal partout, j'ai des courbatures dans chacun de mes muscles, jusqu'à ceux des orteils, des paupières, et tous ces petits muscles du visage dont on n'a jamais conscience. Ça fait mal, mais c'est la vie, sous la forme délicieuse d'une torpeur de grasse matinée, quand le moindre geste semble insupportable. Surtout, ne bougeons pas.

Mais bientôt, Hélène aura fini de ne rien dire, elle sortira d'ici, elle sortira de ma vie pour toujours. Merci tout de même d'être passée. Et Belle rentrera à sa place, tout doucement, parce que c'est une petite fille bien élevée qui ne s'en va jamais sans dire au revoir.

Alors, je saurai me rappeler comment renaître.

Alors, j'ouvrirai les yeux.